



Daniel Modard

Université de Rouen, France
daniel.modard@univ-rouen.fr

Nombreuses sont les personnes à constater et à regretter que la langue française régresse dans la plupart des pays du Sud-Est asiatique ne laissant que quelques reliquats ça et là qui tendent, eux aussi, à s'estomper sous l'effet conjugué des tempêtes tropicales et des pluies diluviennes de la mousson. À cet égard, les données statistiques sont particulièrement éloquentes. Selon l'Organisation Internationale de la Francophonie (O.I.F.), il y avait 654 000 francophones au Vietnam en 2014 alors que la population globale était de 93 421 835 habitants (données du site « Populations du monde ») cette même année.

Il y avait 556 000 francophones en Thaïlande en 2014 alors que la population globale était de 67 741 401 habitants toujours en 2014. Au Cambodge, le nombre de francophones s'élevait à 423 000 en 2014 alors que la population globale était de 15 708 756 habitants (estimation de juillet 2015). Au Laos, il y avait 190 000 francophones en 2014 alors que la population globale du pays était de 6 803 699 habitants cette même année. En Birmanie, en 2014, on évaluait à environ 25.000 personnes - nationaux birmans inclus - le nombre de francophones résidant dans ce pays, dont plus de 600 ressortissants français et 400 Francophones de pays tiers. S'agissant des francophones non birmans, leur nombre est toutefois en progression très rapide depuis 4 ans (progression d'environ 10% par an) suite à la transition engagée par les autorités. Par ailleurs, l'ouverture en 2012, à Rangoun, d'une mission diplomatique suisse, puis, en 2013, d'une Ambassade par le Canada devrait favoriser un accroissement du nombre de francophones dans ce pays dans les années à venir. Le nombre relativement faible de Birmans francophones au regard de la population globale du pays (56 320 206 habitants - estimation de juillet 2015) s'explique par le fait que la Birmanie est une ancienne colonie anglaise et qu'elle appartient donc à la sphère anglophone. Même si les données portant sur le nombre de francophones dans ces cinq pays riverains du Mékong sont à examiner avec beaucoup de prudence (comme chacun peut s'en douter, la définition du terme « francophone » peut être prise au sens large du terme ou, au contraire, dans un sens extrêmement restrictif par les enquêteurs), il n'en demeure pas moins qu'il apparaît très clairement à travers ces chiffres que la proportion de francophones dans ces différents pays du Sud-Est asiatique est très modeste, en particulier dans les pays de l'ex-Indochine

française où le français y avait autrefois une emprise incontestable. Bien naïves sont cependant les personnes qui s'imaginent que l'anglo-américain, bien moins connoté sur le plan culturel et historique et prometteur d'un avenir radieux, remplacera avantageusement la langue française. C'est oublier un peu rapidement que l'anglo-américain, sous couvert de modernité, est d'abord et avant tout régi par une stratégie utilitariste qui a pour principal objectif de conquérir le monde au niveau des marchés et d'y imposer sa langue (Xavier Deniau, Secrétaire général de l'Assemblée parlementaire de la Francophonie dans les années 70, parlait, en son temps, d'*anglicain* en évoquant l'anglais international). Il est manifeste que le *global English* - une forme d'anglais « planétaire » pour les locuteurs peu exigeants quant à la qualité de la langue anglaise - est l'un des outils de cette stratégie. Si la plupart des francophones concèdent que la mondialisation est un processus inéluctable et que l'anglo-américain est effectivement la première langue de communication dans le domaine des affaires, ils rejettent, par contre, un monde uniquement fondé sur le « tout anglais », ferment d'uniformisation des esprits, ainsi que la mondialisation économique, laquelle n'admet comme seuls vecteurs de progrès que l'argent et la productivité. Ils bannissent également la globalisation, c'est-à-dire le fait qu'un seul pays veuille imposer son mode de vie à l'ensemble des autres pays en recherchant une certaine forme d'uniformisation. Qu'on le veuille ou non, parler une langue, c'est adopter, une certaine manière de penser et de vivre le monde et les rapports à l'autre, mais aussi de façonner les esprits. Le problème de l'uniformisation linguistique est cependant extrêmement complexe car beaucoup de jeunes étrangers estiment aujourd'hui que l'apprentissage du français est désormais inutile car cette langue ne permet pas de gagner de l'argent. Ils sont d'ailleurs confortés dans leur point de vue par un certain nombre de Français qui considèrent notre langue et son rayonnement dans le monde comme un héritage désuet et encombrant, taxant même toute politique visant à promouvoir la langue française de tentative de retour vers une certaine forme de néo-colonialisme, perdant de vue au passage que le français est tout de même la langue officielle, seule ou avec d'autres langues, de plus d'une trentaine d'États et de gouvernements dans le monde négligeant, du même coup, qu'avec ses 125 millions d'apprenants du/en français en 2015, le français demeure la deuxième langue apprise dans le monde après l'anglais et qu'elle reste également une langue à statut international. Ce sont également les mêmes Français prétendant vouloir revenir à la quintessence des origines, qui se lancent dans des guerres picrocholines autour des rectifications de l'orthographe, rectifications qui ont pourtant été approuvées par l'Académie française, il y a 25 ans... Ces derniers s'exclament que l'on est en train de concasser l'orthographe française en vouant aux gémonies les origines du français oubliant au passage que le « ph » de nénuphar n'a aucune origine grecque puisque ce terme

a été emprunté à l'arabo-persan. Ces querelles byzantines trouvent toutefois un écho indéniable chez les personnes peu informées des motivations réelles de ces débatteurs toujours prêts à haranguer ceux qui veulent bien leur prêter une oreille bienveillante.

Refuser le français en 2015, c'est aussi méconnaître qu'apprendre le français, c'est faire preuve de pragmatisme car notre langue bénéficie d'une aura incontestable dans le monde où elle est souvent perçue comme un message de paix allant dans le sens du dialogue des cultures et d'une plus grande compréhension entre les peuples. C'est enfin ignorer que le continent africain pourrait devenir l'un des pôles de développement majeurs du XXI^e siècle, selon nombre d'experts. Que pourra donc connaître un ingénieur ou un homme d'affaires d'un pays de l'Afrique de l'Ouest en s'en tenant au seul « global English » par rapport à ce qu'il pourrait en découvrir à travers les langues de ce pays, au premier rang desquelles figurera très certainement le français ? Loin de moi l'idée de minimiser l'importance de l'anglais ou de l'anglo-américain. L'anglo-américain est et restera encore très longtemps l'une des langues planétaires majeures dans le domaine des échanges économiques, mais le monde multipolaire qui commence à émerger en fera sans doute une langue parmi d'autres. Comme l'écrit fort justement Michaël Oustinoff, Enseignant-chercheur à l'Université Sophia Antipolis / CNRS, « s'en remettre au seul *globish*, ce n'est pas avoir une modernité d'avance : c'est avoir une modernité de retard ». C'est probablement ce sentiment de modernité qui a conduit, ces dernières années, à une substitution massive du lexique français par du franglais ou des termes anglais non traduits et insérés de façon totalement artificielle par les médias. On y trouve même des termes qui ressemblent à de l'anglais, mais qui ont été purement et simplement inventés par des Français, en mal de modernité, qui n'existent pourtant pas en anglais. C'est le cas de termes comme *relooker*, *planning*, *footing*, *surbooké*, etc. Comme le fait très légitimement remarquer Charles Durand, fervent défenseur de la langue française et ancien Directeur de l'Institut de la Francophonie pour l'Informatique de Hanoï (IFI), « En sport, nous nous habituons même à ce que les médias remplacent notre vocabulaire par des équivalents anglais. Un entraîneur est désormais un *coach*, un barreur ou un capitaine de voilier est devenu un *skipper*, une équipe un *team*... ». À titre personnel, j'évoquerais l'emploi systématique du substantif « *people* » dans tous les médias. Le terme anglais « *people* » vient bien sûr du français « *peuple* ». Mais en franchissant la Manche, il s'est purement et simplement modifié en son contraire. Comme le font très judicieusement remarquer Francis Combes et Patricia Latour, « Les *people* sont au peuple ce que le grand monde est au monde. Le contraire ». On utilise le mot *people* pour désigner les gens connus. On pourrait aussi bien

utiliser le mot français « gotha » (abréviation de l'Almanach du Gotha, qui, de 1763 à 1944, fut le guide de référence recensant la haute noblesse et les familles royales européennes...). Le terme « gotha » faisant penser à l'Ancien Régime, la presse mondaine préfère utiliser le terme *people* pour nous entretenir des « grands » de ce monde, qui ne le sont pourtant que trop rarement. On a même parfois adapté l'orthographe, pour la rapprocher de la prononciation française ; certains l'écrivent « pipole », ce qui a permis la création de « pipolisation » (de la vie politique, par exemple). Il est vrai que « peoplisation » serait un terme relativement abscons... Les Anglais utilisent plutôt le terme de *celebrities* pour désigner le « grand monde » qui se caractérise surtout par le fait qu'il est tout petit. De même, beaucoup de gens utilisent l'expression « Il est speed », ce qui ne veut rien dire puisqu'en anglais, il faudrait dire « He is speedy ». Il va de soi que l'on pourrait tout autant dire « Il est agité ». Mais ce serait sans doute moins « branché ».

Rappelons, pour revenir à notre sujet initial, que c'est lors du Sommet de la Francophonie à l'île Maurice en 1993 qu'est apparue la notion d'*exception culturelle* mise en exergue par la France et que ce concept a donné lieu, en 1995, à un ensemble de dispositions visant à faire de la culture une exception dans les traités internationaux, en particulier auprès de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). Défendre la langue française et, à travers elle, la diversité culturelle et le plurilinguisme constitue un combat de longue haleine, mais, comme le disait beaucoup mieux que moi le philosophe Alain, « Le pessimisme est d'humeur ; l'optimisme est de volonté ».

Les contributions proposées dans ce numéro 7 de la revue *Synergies Pays riverains du Mékong* constituent un témoignage éloquent de l'excellence de l'enseignement du français et de la formation en français dans plusieurs pays de l'Asie du Sud-Est.

Pour en faciliter la lecture, nous avons choisi de les rassembler sous trois thématiques qui pourront apparaître comme relativement artificielles aux yeux de certains tant ces contributions recoupent souvent plusieurs champs. Il m'a cependant fallu opérer des choix, ce qui n'empêchera pas - du moins, je l'espère - d'apprécier la qualité et la richesse des analyses proposées :

Thématique 1 : Cultures d'enseignement et d'apprentissage, classes virtuelles : vers des méthodologies novatrices

Dans le cadre de cette première thématique, **Bruno Marchal** (Université Thammasat, Thaïlande) nous propose une analyse passionnante des conditions qu'il estime constituer les préalables indispensables à la mise en place et au bon fonctionnement d'une classe inversée. Bruno Marchal nous présente quelques résultats obtenus à partir de ce type d'enseignement dont la particularité est

d'inverser la nature des activités d'apprentissage en classe et à la maison, ce qui amène une modification des rôles traditionnels d'apprentissage, le concept de « classe inversée » visant à optimiser l'apport des technologies à la pédagogie. Cette analyse décrypte les résultats d'une expérimentation menée dans deux classes en Thaïlande et au Vietnam en milieu universitaire.

Ha Thi Mai Huong (Université de Pédagogie de Hô-Chi-Minh-Ville, Vietnam) nous soumet un ensemble de réflexions sur la façon dont les élèves vivent et ressentent les innovations dans l'enseignement. À partir d'un projet innovant portant sur l'enseignement de la littérature française, celle-ci nous fait part de ses interrogations sur les mécanismes qui régissent l'acte d'apprentissage chez les étudiants. Les interrogations qu'elle se pose nous conduisent à explorer la démarche qu'elle a elle-même suivie afin d'analyser les logiques dans lesquelles se sont inscrits ses élèves lorsqu'elle leur a proposé, puis fait vivre son projet.

L'enseignement intensif du / en français au Vietnam est le fruit d'une coopération tripartite entre le Ministère de l'Éducation et de la Formation du Vietnam, l'Agence Universitaire de la Francophonie et l'Ambassade de France au Vietnam. Les premières classes, dites bilingues, ont vu le jour en 1992 dans un contexte où l'anglais affichait clairement sa suprématie dans l'enseignement des langues vivantes au Vietnam, ce qui reste toujours la réalité en 2015. Plus de vingt ans après, de nombreux indicateurs donnent à penser que l'enseignement intensif du / en français est aujourd'hui dans une phase de déclin.

Les différentes restructurations dont ce programme a fait l'objet depuis ses débuts ainsi que les nombreuses difficultés qui ont émaillé son déroulement portent à penser qu'il n'est plus réellement à la hauteur de son appellation. **NGUYEN THUC Thanh Tin**, auteur de la présente contribution, rappelle tout d'abord les principales caractéristiques de ce programme, puis il rend compte des problèmes que lui-même a rencontrés, dont celui de l'enseignement des matières scientifiques. À partir de sa propre expérience dans les lycées de Hô-Chi-Minh-Ville, il fait valoir l'intérêt d'un tel programme tout en le resituant à sa juste place à travers un vibrant plaidoyer en faveur de l'enseignement scientifique dans le programme des classes bilingues au Vietnam.

HOANG Thi Thu Hanh (ESLE - Université de Hué, Vietnam) en collaboration avec **Bruno Marchal** (Université Thammasat, Thaïlande) proposent une analyse captivante portant sur les avantages et les inconvénients des recherches collectives à partir d'une mise en parallèle d'un ensemble d'expériences menées par des enseignants-chercheurs en Asie du Sud. Leur contribution a pour principal objet de faire partager les expériences de ce groupe d'enseignants-chercheurs dans leurs

recherches collectives soutenues par le Centre régional francophone Asie Pacifique (CREFAP). Dans leur article, les deux auteurs mettent l'accent sur les avantages et inconvénients d'ordre épistémologique et pratique que ce groupe a vécus. Il s'agit en quelque sorte d'une rétroversion qui peut permettre à d'autres groupes de concevoir, d'organiser et de mener à bien des projets de recherche à venir.

Thématique 2 : Enseignement / apprentissage du français : pour des approches diversifiées de la langue

VŨ Văn Đại (Université de Hanoi, Vietnam) nous livre ici une contribution particulièrement bien structurée sur un sujet toujours délicat à traiter en classe de langues, celui de l'enseignement de la grammaire. Fervent partisan de la grammaire explicative, il nous propose ici une analyse captivante de ce qu'est la grammaire explicative et de la façon dont il la met lui-même en œuvre dans un contexte universitaire. Il répond ainsi à deux questions que tout enseignant de langue en contexte universitaire est nécessairement amené à se poser : Quelle grammaire faut-il enseigner ? Quelle démarche pédagogique peut-on adopter ? Alliant théorie et pratique, Vu Van Dai nous entraîne dans une réflexion de fond sur l'enseignement grammatical en contexte universitaire à travers l'exemple du passif, témoignant, au passage, de sa parfaite maîtrise du sujet qu'il a choisi de traiter et de ses propres positions pédagogiques toujours remarquablement bien argumentées.

PHAN Thi Tinh (Université Nationale du Vietnam) étudie dans son article le rôle du contexte dans la compréhension et l'emploi des termes synonymiques. Pour ce faire, elle prend appui sur trois termes « synonymes » : *par contre*, *en revanche* et *au contraire*. Celle-ci procède ainsi à une mise en parallèle de ces termes sur le plan sémantique et discursif. L'objet de cette contribution est de tirer de cette comparaison des particularités discursives spécifiques à chaque terme.

Dans l'enseignement des langues, la composante linguistique est souvent privilégiée au détriment de la composante culturelle. Pourtant, dans l'enseignement de toute langue étrangère, la composante communicative doit aller de pair avec la composante culturelle à tous les niveaux du processus d'enseignement / apprentissage. Dans la contribution qu'elle nous propose, NGUYEN Hong Hai (Université Nationale de Hanoi, Vietnam) nous propose d'appliquer la méthode comparative. Dans cette optique, celle-ci procède à la mise en parallèle d'un acte de langage dans deux langues : celui de l'invitation en français et en vietnamien. Son analyse permet ainsi de mettre en exergue les convergences mais surtout les différences que les étudiants parviennent à constater.

Thématique 3 : Contacts des langues et quête d'une identité spécifique dans le Sud-Est asiatique : représentations et usages, mises en récits de la langue française

Le présent article introduisant cette troisième thématique cherche à mettre en évidence l'existence d'une pluralité linguistique non consciente chez les locuteurs vietnamiens. Après avoir permis à ses étudiants de se rendre compte de l'étendue de leur capital langagier et de leurs représentations sur le contact des langues pratiquées à l'intérieur du Vietnam et des langues exogènes à ce pays, son auteur, **NGUYEN Thi Tuoi** (Université de Pédagogie de Hô-Chi-Minh-Ville, Vietnam) propose ici une étude approfondie, fruit d'un travail mené dans le cadre d'un projet de recherche de longue haleine portant sur le plurilinguisme et le contact de langues. La contribution proposée dans le présent numéro de *Synergies Pays riverains du Mékong* a pour objet d'exposer les premiers résultats de l'enquête exploratoire menée auprès de six étudiants suivant actuellement une formation universitaire pour devenir enseignant de français.

TRAN Xuan Lam (École Supérieure de Génie Civil de Hanoi, Vietnam) rend compte dans sa contribution de la situation réelle de l'enseignement / apprentissage du français à l'École de Génie Civil de Hanoi : contexte institutionnel et linguistique, public concerné par la formation, travail réalisé, exposé des principales difficultés à surmonter face à l'hégémonie de l'anglais et à la mentalité pragmatique des étudiants. Ce travail mettant en exergue les mesures déjà prises et actuellement poursuivies pour remédier à la situation constatée a valeur d'exemple et pourrait inspirer bien des collègues enseignants à l'étranger qui sont confrontés à des situations similaires.

VAN Quang Pham (Faculté de Lettres françaises, Université nationale du Vietnam - Hô-Chi-Minh-Ville, Vietnam) nous accompagne dans un parcours nous permettant de découvrir comment des récits d'auteurs vietnamiens francophones peuvent émerger non seulement comme une réalité de l'écriture postmoderne mais aussi comme un terreau pour réfléchir à des phénomènes existentialistes de l'homme en rapport avec le temps et l'espace. La profusion des récits personnels amène l'auteur du présent article à étudier la façon dont le sujet contemporain cherche à se valoriser ou à se (re)construire par ses actes et ses représentations. Chemin faisant, on est amené à interroger le processus de subjectivation qui est ainsi à l'œuvre.

Pour terminer cette présentation du numéro 7 de *Synergies Pays riverains du Mékong*, je souhaiterais rendre hommage à Jacques et Inessa Cortès ainsi qu'à Sophie Aubin et au *Dr. Nguyen Lan Trung* - Vice-Recteur de l'Université des langues

étrangères de l'Université nationale du Vietnam, Hanoï, pour la patience dont ils ont fait preuve à mon égard durant ce moment délicat de mon existence faisant suite à mon accident vasculaire cérébral. La confiance dont ils m'ont honoré ainsi que la force de leurs convictions n'ont d'égales que leur fidélité en amitié. Qu'ils en soient ici très chaleureusement remerciés.